

ALBERT COLOMB

Ainsi, comme chacun l'aura constaté récemment après la mort d'un grand acteur populaire et celle d'un chevalier d'industrie transformé en héros des temps modernes, seuls auraient droit au souvenir et aux honneurs quelques individus que le succès, la réussite financière ou la gloire auraient touchés de leur aile.

Le petit, l'obscur, le dernier de cordée, lui, ou elle, la femme de ménage du grand hôtel de luxe, l'aide-soignante, héroïne d'hier, oubliée aujourd'hui, le travailleur étranger posant la fibre par tous les temps, l'agriculteur sommé de produire toujours davantage, le serveur aux cinquante heures/semaine, tous ceux-là sans doute voués à être jetés dans une fosse commune mémorielle, comme s'il n'avaient jamais compté.

Et pourtant ! Si quelqu'un mérite de ne pas être oublié, c'est bien un de ces humbles, celui dont j'ai l'honneur de parler à présent.

Albert Colomb s'identifiait à Velleron. Il y était né, il y avait grandi, il y avait travaillé la terre dès l'âge de neuf ans. Il savait en parler dans les conversations mais aussi dans les articles qu'il donnait à son journal, La Marseillaise. Il en savait tous les secrets, les monuments, les lieux-dits, les sources et les collines et aussi son histoire. C'est lui qui, alors que nous évoquions la Commune de Paris, m'avait révélé que Clovis Hugues, poète et révolutionnaire, avait grandi dans le village.

Albert, je l'avais rencontré à Carpentras, dans une réunion. Je ne savais pas encore que je viendrais habiter Velleron. Mais, dès le début, j'avais été frappé par sa modestie, son humilité même avant de découvrir quel humaniste elles dissimulaient. Car Albert, bien avant que la formule n'existe, avait au cœur l'Humain d'abord.

Hypersensible, comme le savaient bien Line, sa femme, ses enfants et ses petits-enfants, il n'arrivait pas à raconter des scènes qu'il avait vécues aux chantiers de jeunesse où l'on prônait tout ce contre quoi il s'était déjà dressé. Car Albert avait, dès son plus jeune âge, manifesté respect et tolérance pour les autres, incapable de ne pas croire qu'au fond de chacun, même du pire, il n'y ait une parcelle de bon et de juste.

Ce sont ces sentiments et les idées qu'il puisait dans la vie de tous les jours mais aussi dans la lecture, car jusqu'au dernier moment il sera resté un grand lecteur, qui le menèrent au Parti communiste dont son père avait été lui-aussi membre. Il en partagea tous les combats, toutes les conquêtes, toute la grandeur, mais aussi, parfois, les erreurs, et exerça aux côtés d'Aligne Agnel le poste de 3^e adjoint avec constance, ténacité et une intégrité totale.

À la cellule de Pernes, mal nommée puisque les trois quarts de ses membres étaient de Velleron, il était écouté de tous, savait calmer certaines ardeurs, apaiser des situations parfois conflictuelles. Il n'est pas une réunion où je ne sois passé le voir au préalable pour un tour de la situation, tant était grande sa capacité d'analyse et étonnante sa facilité à exposer des idées profondes avec simplicité, car Albert considérait comme Boileau que « ce qui se comprend bien s'énonce clairement ».

Un livre que les Amis du Vieux Velleron lui ont consacré exprime mieux que moi ce que le village tout entier doit à notre camarade.

Qu'on me permette simplement de dire que penser à Albert Colomb donne tout son sens à ce que chantait ce Jean Ferrat qu'il appréciait tant : C'est un joli nom, CAMARADE.